

$\frac{A_{10}}{806}$

Annafrancesca Naccarato

Traduire l'image

L'œuvre de Gaston Bachelard en italien



Copyright © MMXII
ARACNE editrice S.r.l.

www.aracneeditrice.it
info@aracneeditrice.it

via Raffaele Garofalo, 133/ A-B
00173 Roma
(06) 93781065

ISBN 978-88-548-4589-3

*I diritti di traduzione, di memorizzazione elettronica,
di riproduzione e di adattamento anche parziale,
con qualsiasi mezzo, sono riservati per tutti i Paesi.*

*Non sono assolutamente consentite le fotocopie
senza il permesso scritto dell'Editore.*

I edizione: gennaio 2012

Table des matières

- 7 *Introduction*
- II *Chapitre I*
Vers une définition de la métaphore
- 1.1. La métaphore entre substitution et «conflit conceptuel irréversible», 12 – 1.1.1. *Les tropes «en un seul mot»*, 14 – 1.1.2. *L'énoncé métaphorique*, 23.
- 37 *Chapitre II*
Tropes analogiques et tropes non analogiques
- 2.1. Métaphore, métonymie et synecdoque, 37 – 2.2. Métaphore et comparaison-similitude, 53 – 2.3. Métaphore et synesthésie, 62.
- 69 *Chapitre III*
Différents types de métaphore
- 3.1. Le substantif, 72 – 3.1.1. *Métaphores in praesentia et métaphores in absentia*, 72 – 3.1.2. *Groupes bi-nominaux*, 76 – 3.2. Les verbes et les adverbes métaphoriques, 78 – 3.2.1. *Le verbe*, 79 – 3.2.2. *L'adverbe*, 81 – 3.3. L'adjectif, 82 – 3.4. La métaphore filée, 84 – 3.5. Le moment sensible de la métaphore, 85.
- 91 *Chapitre IV*
Notes traductologiques
- 4.1. La traduction entre théorie et pratique, 94 – 4.2. Les fondements théoriques, 98 – 4.2.1. *Les problèmes théoriques de la traduction: Georges Mounin*, 98 – 4.2.2. *Théorèmes pour la traduction: Jean-René Ladmiral*, 103 – 4.2.3. *La poétique de la traduction: Henri Meschonnic*, 106 – 4.2.4. *Pour une critique des traductions: Antoine Berman*, 109 – 4.3. Quelques procédés techniques, 113 – 4.3.1. *Traduction directe et traduction oblique: la terminologie*, 114 – 4.4. La traduction entre norme et écart, 116 – 4.4.1. *Les figures de traduction*, 119 – 4.4.2. *Les traductions révisées*, 127 – 4.5. La démarche méthodologique: repérage des données et analyse contrastive, 131.

137 Chapitre V

La métaphore–image dans les traductions italiennes. La Poétique de l'espace et La Poétique de la rêverie de Gaston Bachelard

5.1. Des mots aux images, 140 – 5.2. Espace et rêverie, 145 – 5.3. Philosophie des images et métaphore. Textes de départ → textes d'arrivée, 150 – 5.3.1. *Substantifs métaphoriques*, 151 – 5.3.2. *Métaphores verbales et adverbiales*, 171 – 5.3.3. *Métaphores adjectivales*, 178 – 5.3.4. *La métaphore flée*, 181.

189 *Conclusions*

191 *Références bibliographiques*

Introduction

Cet ouvrage se propose d'étudier la fonction que la métaphore remplit dans la prose philosophique de Gaston Bachelard et, en particulier, d'examiner le degré et les modalités de restitution des effets de sens, que le trope analogique engendre, dans les traductions italiennes de *La Poétique de l'espace* et de *La Poétique de la rêverie*. La complexité stylistique et thématique qui caractérise les textes de départ — où la figure se change en un instrument privilégié qui contribue à la structuration et à l'organisation des contenus conceptuels — nous a amenée à nous interroger sur les problématiques liées à leur ré-énonciation dans une langue autre et à nous arrêter sur l'examen des solutions adoptées dans les textes d'arrivée face à «l'incohérence» qui semble caractériser le contenu complexe de tout énoncé tropique.

Avant de développer l'analyse contrastive proprement dite et de nous arrêter sur l'étude comparée des textes-source et des traductions italiennes correspondantes, il nous a semblé pertinent d'illustrer, d'un côté, les fondements théoriques qui sous-tendent notre approche du trope analogique et, de l'autre, la méthodologie sur laquelle l'examen des textes-cible est axé. Le premier chapitre propose une définition de la métaphore en tant qu'énoncé linguistique aux propriétés spécifiques, en montrant les limites des conceptions substitutives, qui considèrent la figure comme une «dénomination déviante» apte à renommer ou à reformuler, pour l'envisager comme une «prédication impertinente», qui produit un conflit sémantique actif. En effet, l'énoncé métaphorique correspond à la mise en forme linguistique d'une tension conceptuelle. Tout en respectant les contraintes formelles imposées par la syntaxe, il fait interagir des contenus conflictuels dans leurs relations réciproques et produit une rupture par rapport à notre conception du monde et des choses. Le contenu des expressions métaphoriques témoigne ainsi du pouvoir de la langue de créer des connexions significantes indépendamment des solidarités conceptuelles autorisées par des catégories ontologiques définies et partagées.

Le deuxième chapitre vise à cerner le statut grammatical et sémantique du trope qui est l'objet de notre analyse, soit par rapport à des figures qui reposent sur des relations différentes (métonymie et synecdoque), soit par rapport à celles qui, par contre, sont axées, comme la métaphore, sur la saisie d'une analogie unissant les pôles engagés dans le transfert (comparaison-similitude) ou qui, tout en étant souvent considérées comme des formes particulières de métaphore, présentent une identité spécifique qui dépasse la logique de la ressemblance (synesthésie). La métaphore se caractérise par une richesse fonctionnelle qui s'oppose à l'emploi exclusivement nominal de la métonymie et de la synecdoque. En outre, à la différence de la synesthésie, elle peut se manifester aussi bien au niveau paradigmatique qu'au niveau syntagmatique, en articulant des formes *in absentia* et des formes *in praesentia*, et remplit une fonction heuristique de redescription de la réalité qui dépasse les facteurs d'atténuation que la comparaison-similitude actualise. En juxtaposant des réalités apparemment incompatibles, la métaphore aboutit à brouiller les catégories sémantiques normalement reconnues et réalise des formes de recatégorisation conceptuelle. De plus, en faisant fusionner un moment verbal et un moment non verbal, elle développe les potentialités iconiques du langage et engendre de véritables images qui relèvent d'une «ontologie directe», comme le note Bachelard.

Le troisième chapitre illustre une typologie apte à résumer les formes diverses que le trope analogique peut présenter à l'intérieur de l'énoncé, vu que son interprétation au niveau du discours, ainsi que ses particularités par rapport à d'autres figures, sont étroitement liées à son statut grammatical et à sa structure sémantique. Nous opposons ainsi aux poétiques de l'écart une approche qui discerne dans le domaine figuré et dans l'élaboration stylistique qui en découle une utilisation complexe et valorisante de toutes les ressources linguistiques. Par conséquent, notre étude vise l'analyse d'occurrences qui peuvent être considérées comme des «tropes d'invention purs», les métaphores «vives», comme l'affirme Ricœur, ou «projectives», selon la terminologie de Prandi, qui ne proviennent pas d'un système de similarités reconnues et partagées, mais qui proposent des formes d'impertinence sémantique concernant l'énoncé entier, l'analogie étant «focalisée, ou même, créée, par la métaphore».

Le quatrième chapitre porte sur les fondements théoriques sur lesquels s'appuie l'étude des textes d'arrivée. Le développement de ce versant de notre recherche a demandé la consultation d'une vaste bibliographie, vu qu'en faisant circuler des notions et des suggestions hétérogènes, la multiplication des approches et des méthodes semble incapable d'un regard unitaire sur les problématiques que pose la traduction. L'étude approfondie de *La Poétique de l'espace* et de *La Poétique de la rêverie* de Gaston Bachelard nous a permis de vérifier qu'il existe des stratégies d'écriture particulières appartenant au langage philosophique et contribuant à l'articulation et au développement des contenus conceptuels. L'examen des modalités de transposition du français à l'italien des noyaux sémantiques sur lesquels la philosophie des images bachelardienne est axée, renforce l'hypothèse d'«une spécificité de la traduction philosophique», comme le dit Ladmiral. En effet, les textes philosophiques et, plus en général, les textes qui véhiculent un «discours théorique culturel», sont à la fois informatifs — vu qu'ils illustrent l'universalité d'une réflexion — et centrés sur l'émetteur, sur son point de vue spécifique, qui constitue une sorte de «relais» entre la réalité extralinguistique et les mots.

Une fois posés les principes théoriques sur lesquels repose l'étude contrastive qui constitue l'objet de la dernière section de cet ouvrage, nous définissons certains procédés techniques qui caractérisent assez souvent le travail du traducteur. Toutefois, si ce dernier peut être obligé de recourir à des modalités de traduction oblique afin de combler le décalage normal entre langue de départ et langue d'arrivée, il peut aussi avoir tendance à effectuer des changements qui ne proviennent pas uniquement de contraintes d'ordre linguistique. Il s'agit de choix traductifs qui découlent d'une «phase» intermédiaire où le traducteur élabore une représentation personnelle du message que l'original véhicule; cette représentation provient de toute une suite de facteurs linguistiques et extralinguistiques apportant des informations qui vont au-delà du sens structural se dégageant des éléments fournis par le lexique et agencés selon les lois syntaxiques.

Les traductions italiennes de *La Poétique de l'espace* et de *La Poétique de la rêverie* de Gaston Bachelard, parues respectivement en 1975 et en 1972, ont été l'objet d'un travail de révision, comme le montrent les rééditions successives qui datent de 2006 et de 2008. Par conséquent, nous nous sommes interrogée non seulement sur la manière dont

les textes d'arrivées restituent les effets osmotiques, syncrétiques et déceptifs engendrés par la métaphore, mais aussi sur les traits spécifiques qui caractérisent les traductions révisées, afin de vérifier si et jusqu'à quel point elles aboutissent à combler l'écart produit par des mécanismes particuliers qui entrent en jeu lors de la ré-énonciation d'un texte dans une «langue-culture» d'arrivée.

La partie conclusive de cet ouvrage, correspondant au cinquième chapitre, illustre l'analyse contrastive proprement dite et propose une forme de critique réflexive et descriptive, qui a la forme du commentaire et qui vise à éclairer les raisons qui déterminent les choix des traducteurs. Après avoir défini les principes qui fondent la réflexion bachelardienne sur l'imaginaire, en particulier les rapports entre le mot et l'image et les valeurs que l'épistémologue associe à l'espace et à la rêverie, nous observons la manière dont les traductions et leurs révisions restituent des stratégies discursives qui véhiculent des contenus conceptuels spécifiques. En laissant de côté des contraintes d'ordre linguistique — concernant le décalage entre langue de départ et langue d'arrivée — nous nous arrêtons sur les écarts qu'engendrent des choix entièrement imputables aux traducteurs et à leur «horizon», ainsi que sur la réduction éventuelle de ces écarts dans les traductions révisées, pour montrer que, malgré les formes fréquentes d'entropie sémantique, la pratique traductive peut aussi se changer en un véritable travail d'écriture et en un facteur de développement de toutes les ressources linguistiques. L'examen du degré et des critères de reproduction dans une langue autre d'une pensée spécifique qui réunit en une dialectique féconde le concept et l'image se change ainsi non seulement en un instrument d'analyse des mécanismes qui sous-tendent la pratique théorique de la traduction, mais aussi et surtout en une voie privilégiée pour approfondir la connaissance des textes de départ et des signifiés complexes qu'ils recèlent.

Vers une définition de la métaphore

Dans cet ouvrage, nous nous proposons d'analyser la manière dont les traductions italiennes de *La Poétique de l'espace* (1957)¹ et de *La Poétique de la rêverie* (1960)² de Gaston Bachelard restituent le signifié complexe des énoncés métaphoriques, vu que dans les œuvres prises en considération la figure contribue à la structuration, à l'organisation et, le cas échéant, à l'invention des contenus conceptuels. Par conséquent, avant de développer l'analyse contrastive proprement dite et de nous arrêter sur l'étude comparée des textes de départ et des traductions italiennes correspondantes, il nous semble pertinent d'illustrer, d'un côté, les fondements théoriques qui sous-tendent notre approche du trope analogique et, de l'autre, la méthodologie sur laquelle l'examen des traductions est axé.

Dans ce chapitre, nous proposons une définition de la métaphore en tant qu'énoncé linguistique aux propriétés spécifiques³, en montrant les limites des conceptions substitutives qui considèrent la figure comme une «dénomination déviante»⁴, pour l'envisager — à partir

1. G. Bachelard, *La Poétique de l'espace*, Paris, PUF, 1974 (première édition 1957).

2. G. Bachelard, *La Poétique de la rêverie*, Paris, PUF, 2005 (première édition 1960).

3. Notre approche du statut rhétorique et linguistique de la métaphore sera fondée en grande partie sur les études de Michele Prandi (*Sémantique du contresens*, Paris, Les Éditions de Minuit, 1987; *Grammaire philosophique des tropes*, Paris, Les Éditions de Minuit, 1992; «La Distinction entre métaphores, métonymies et synecdoques dans une perspective grammaticale», in S. Ijsseling, G. Vervaecke (ed.), *Renaissances of Rhetoric*, Leuven, Leuven University Press, 1994, pp. 179–192; «Grammaire philosophique de la métaphore», in N. Charbonnel, G. Kleiber (ed.), *La Métaphore entre philosophie et rhétorique*, Paris, Presses Universitaires de France, 1999, pp. 184–206; «La métaphore: la pensée cohérente à l'épreuve du conflit conceptuel», in D. Jamet (ed.), *Dérives de la métaphore*, Paris, L'Harmattan, 2008, pp. 31–41) et de Paul Ricœur (*La Métaphore vive*, Paris, Éditions du Seuil, 1975), sans oublier les analyses du Groupe μ (*Rhétorique générale*, Paris, Éditions du Seuil, 1982 — première édition 1970), de Le Guern (*Sémantique de la métaphore et de la métonymie*, Paris, Librairie Larousse, 1973) et de Bonhomme (*Linguistique de la métonymie*, Berne, Peter Lang, 1987).

4. P. Ricœur, *op. cit.*, p. 8.

surtout des études de Paul Ricoeur et de Michele Prandi — comme une «prédication impertinente»⁵ qui demande d'être analysée dans l'«espace langue–discours»⁶.

L'examen des occurrences présentes dans le corpus que nous avons choisi sera aussi précédé d'une section théorique (chapitre II) visant à cerner le statut grammatical et sémantique du trope qui est l'objet de notre analyse, soit par rapport à des figures qui reposent sur des relations différentes (métonymie et synecdoque), soit par rapport à celles qui, par contre, sont axées, comme la métaphore, sur la saisie d'une analogie unissant les pôles engagés dans le transfert (comparaison–similitude) ou qui, tout en étant souvent considérées comme des formes particulières de métaphore, présentent une identité spécifique qui dépasse la logique de la ressemblance (synesthésie).

Nous nous proposons d'aboutir ensuite à la mise au point d'une typologie apte à résumer les formes diverses que le trope analogique peut acquérir à l'intérieur de l'énoncé (chapitre III), vu que son interprétation au niveau du discours, ainsi que ses particularités par rapport à d'autres figures, sont étroitement liées à son statut grammatical et à sa structure sémantique. Comme l'affirme Prandi, «la réalité formelle de la métaphore renvoie à des facteurs essentiellement systématiques, grammaticaux et conceptuels. L'interprétation, au contraire, est un fait occasionnel, un événement discursif qui se produit dans un champ donné — dans un texte ou dans un acte de communication»⁷.

1.1. La métaphore entre substitution et «conflit conceptuel irréversible»

Dans la rhétorique classique, d'Aristote à Fontanier, le trope est envisagé comme le transfert d'un mot hors de sa sphère conceptuelle. Plus précisément, il s'agit d'une substitution de dénomination qui détermine le déplacement ou l'extension de la signification d'un lexème isolé. Une tournure peut être considérée comme figurée si elle dispose d'une alternative neutre, si elle impose à un mot la signification

5. *Ibidem.*

6. À ce propos, voir surtout: M. Prandi, *Grammaire philosophique des tropes*, *op. cit.*, pp. 135–223.

7. M. Prandi, «Grammaire philosophique de la métaphore», *op. cit.*, p. 187.

d'un autre mot qui aurait pu être utilisé à sa place, et que le trope remplace et évoque comme double virtuel. Les figures du discours constituent ainsi des expressions qui se différencient par rapport à des formulations en accord avec les règles normalement imposées par la langue et avec les usages prédominants. Elles se changent en un fait de substitution et acquièrent un caractère décoratif, conséquence d'une élaboration esthétique supplémentaire.

Cette approche des tropes a survécu à la rhétorique classique; la conception substitutive sous-tend les théories qui expliquent les tropes comme des écarts par rapport à un degré zéro⁸ correspondant à un niveau d'actualisation de la norme linguistique. Comme le reconnaît Ricœur, «la rhétorique classique est peut-être morte de n'avoir pas résolu la question de l'écart mais la néo-rhétorique n'a pas fini d'y répondre»⁹. Effectivement, les travaux de la néo-rhétorique se proposent de rénover l'entreprise essentiellement taxinomique de la rhétorique classique, mais ils restent liés à une conception du langage où le mot est l'unité de base. Malgré le haut degré de scientificité qui les caractérise et la tendance à «systématiser de manière rigoureuse, les procédés par lesquels le langage du rhétoricien transforme les conventions de la langue dans leur triple aspect, morphologique, syntaxique et sémantique»¹⁰, ces études n'arrivent pas à développer une théorie des figures qui considère la dimension plus large de l'énoncé et «l'impertinence sémantique» à laquelle ce dernier peut donner une forme linguistique.

Comme nous le montrerons de plus près, les traits qui définissent l'essence même de la métaphore ne proviennent pas de la possibilité de repérer un double virtuel qui puisse rétablir la cohérence de la phrase et qui aboutisse à réduire l'écart. La valeur textuelle du trope est liée, d'un côté, au «conflit conceptuel»¹¹ qu'il réalise *in praesentia* entre les constituants de la phrase et, de l'autre, à l'interaction *in praesentia* et/ou *in absentia* des catégories ontologiques impliquées.

8. La notion de degré zéro a été mise au point en particulier par R. Barthes en 1953 (R. Barthes, *Le Degré zéro de l'écriture* suivi de: *Éléments de sémiologie*, Paris, Éditions du Seuil, 1953).

9. P. Ricœur, *op. cit.*, pp. 177–178.

10. Groupe μ , *Rhétorique générale*, *op. cit.*, p. 24.

11. À ce propos, voir: M. Prandi, *Grammaire philosophique des tropes*, *op. cit.*, p. 29.

1.1.1. *Les tropes «en un seul mot»*

Dans la *Poétique*, Aristote définit la métaphore comme «le transport (epiphora) à une chose d'un nom qui en désigne une autre (allôtrion ónoma)»¹² et, en se référant aussi aux rapports sur lesquels reposent les tropes non analogiques (métonymie et synecdoque), il précise le genre de lien qui peut associer les pôles engagés dans le transfert, ce dernier pouvant se faire «ou du genre à l'espèce, ou de l'espèce au genre, ou de l'espèce à l'espèce, ou d'après le rapport d'analogie»¹³. Cette définition de la métaphore envisage la figure comme le transfert d'un mot hors de sa sphère d'application habituelle, c'est-à-dire comme une «dénomination déviante»: un lexème isolé est l'objet d'un «glissement» de désignation. Le trope analogique constitue ainsi une rupture par rapport à la logique du langage ordinaire; il dérègle un ordre de subordination, de coordination, de proportionnalité ou d'égalité de rapports et la transgression catégoriale qui le fonde s'explique comme un écart entre sens propre et sens figuré. Comme le dit Ricœur, «ainsi est scellé pour des siècles le sort de la métaphore: elle est désormais rattachée à la poétique et à la rhétorique, non pas au niveau du discours, mais au niveau d'un segment de discours, le nom»¹⁴.

Dumarsais affirme que par les usages tropiques «on fait prendre à un mot une signification qui n'est pas précisément la signification propre de ce mot»¹⁵ et définit la métaphore comme «une figure par laquelle on transporte, pour ainsi dire, la signification propre d'un mot à une autre signification qui ne lui convient qu'en vertu d'une comparaison qui est dans l'esprit»¹⁶. Un mot pris dans un sens métaphorique perd sa signification propre et en acquiert une nouvelle sur la base d'une comparaison implicite: «par exemple, quand on dit d'un homme en colère, *c'est un lion*, *lion* est pris alors dans un sens métaphorique; on compare l'homme en colère au lion, et voilà ce qui distingue la métaphore des autres figures»¹⁷. D'après Dumarsais la métaphore ne serait ainsi qu'une comparaison abrégée ou, plus

12. Aristote, *Poétique*, Paris, Les Belles Lettres, 1965, pp. 20–21.

13. *Ibidem*.

14. P. Ricœur, *op. cit.*, p. 20.

15. C. Dumarsais, *Des tropes ou des différents sens 1730*, Paris, Flammarion, 1988, p. 69.

16. *Op. cit.*, p. 135.

17. *Op. cit.*, p. 136.

précisément, l'expression partielle d'une comparaison qui reste dans l'esprit, la seule différence entre les deux figures étant réduite à la présence, dans le cas de la comparaison, de toute une suite d'outils linguistiques spécifiques qui déploient la relation de ressemblance:

il y a cette différence entre la métaphore et la comparaison, que dans la comparaison on se sert de termes qui font connaître que l'on compare une chose à une autre; par exemple, si l'on dit d'un homme en colère, qu'il *est comme un lion*, c'est une comparaison; mais quand on dit simplement *c'est un lion*, la comparaison n'est alors que dans l'esprit, et non dans les termes; c'est une métaphore¹⁸.

Tout en envisageant les tropes comme un transfert de signification¹⁹ et en réduisant la métaphore à une sorte de comparaison elliptique, Dumarsais développe une définition des figures qui suggère leur complexité structurale par rapport à des formulations «neutres» et met en évidence la spécificité des tournures tropiques qui, d'après lui, seraient axées sur l'emploi d'un surplus de moyens, au niveau formel et au niveau sémantique:

les tropes sont des figures, puisque ce sont des manières de parler qui, outre la propriété de faire connaître ce qu'on pense, sont encore distinguées par quelque différence particulière qui fait qu'on les rapporte chacune à une espèce à part. Il y a dans les tropes une modification ou différence générale, qui les rend Tropes et qui les distingue des autres figures: elle consiste en ce qu'un mot est pris dans une signification qui n'est pas précisément sa signification propre, mais de plus, chaque Trope diffère d'un autre Trope, et cette différence particulière consiste dans la manière dont un mot s'écarte de sa signification propre²⁰.

D'après Fontanier, «les tropes sont certains sens plus ou moins différents du sens primitif, qu'offrent, dans l'expression de la pensée, les mots appliqués à de nouvelles idées»²¹. La théorie rhétorique qu'il développe se double d'une linguistique de l'écart *ante litteram*, les

18. *Ibidem*.

19. «Ces figures sont appelées *Tropes* du grec *tropos* [...], *conversio*, dont la racine est *trepo* [...], *verto*, je tourne. Elles sont ainsi appelées, parce que, quand on prend un mot, dans le sens figuré, on le tourne, pour ainsi dire, afin de lui faire signifier ce qu'il ne signifie point dans le sens propre» (*Op. cit.*, p. 69).

20. *Ibidem*.

21. P. Fontanier, *Les Figures du discours* 1821–1827, Paris, Flammarion, 1968, p. 39.

figures du discours étant «les traits, les formes ou les tours plus ou moins remarquables et d'un effet plus ou moins heureux, par lesquels le discours, dans l'expression des idées, des pensées ou des sentiments, s'éloigne plus ou moins de ce qui en eût été l'expression simple et commune»²². Il s'agit d'expressions qui s'écartent de la norme et du code, qui se différencient par rapport aux usages les plus fréquents et en accord avec les «règles» habituellement dictées par la langue:

les façons de parler ou de s'exprimer qui constituent les figures, ne doivent pas être, pour celui qui les emploie, d'un usage tellement forcé qu'il n'eût pas pu parler ou s'exprimer autrement; [...] les figures, par conséquent [...] ne peuvent conserver leur titre de *figures*, qu'autant qu'elles sont d'un usage libre, et qu'elles ne sont pas en quelque sorte imposées par la langue²³.

En identifiant les tropes d'invention avec les tropes substitutifs, auxquels il associe la qualification de figures, Fontanier néglige la complexité des actualisations tropiques qui, d'après son approche, se borneraient à renommer ou à reformuler. Dans le cadre de la rhétorique classique, le type paradigmatique de trope est évidemment le trope en un seul mot: «on peut distinguer», écrit Fontanier, «deux grandes classes de Tropes: les Tropes en un seul mot, ou proprement dits; et les Tropes en plusieurs mots, ou improprement dits»²⁴ et c'est à la hauteur du mot que la dimension substitutive de la métaphore est exaltée²⁵. En effet, dans cette perspective, on ne considère une expression linguistique comme une figure que dans la mesure où elle remplace une contrepartie neutre virtuelle.

Le traité de Pierre Fontanier constitue l'application la plus conforme au modèle rhétorique substitutif. Comme l'observe Genette, chez lui on voit s'affirmer de la façon la plus nette l'essence substitutive de la figure: «le critère de la figure, c'est la substitution d'une expression (mot, groupe de mots, phrase, voir groupe de phrases) à une autre, que le rhétoricien doit pouvoir restituer mentalement pour

22. *Op. cit.*, p. 64.

23. *Ibidem*.

24. *Op. cit.*, p. 75.

25. «Il est vrai que Fontanier réserve la possibilité que les propositions offrent, comme les mots, “une sorte de sens tropologique” [...]. Mais, précisément, ce n'est qu'“une sorte” de sens tropologique, celui que présentent les “figures d'expression”, qui ne sont que des tropes “improprement dits”» (P. Ricœur, *op. cit.*, p. 76).

être en droit de parler de figure»²⁶. La métaphore est rangée parmi les tropes «en un seul mot ou proprement dits» et définie sur la base de la correspondance entre mots et idées²⁷: elle consiste dans la «présentation d'une idée sous le signe d'une autre idée plus frappante ou plus connue, qui, d'ailleurs, ne tient à la première par aucun autre lien que celui d'une certaine conformité ou analogie»²⁸. À la différence des tropes non analogiques, qui concernent des relations objectales²⁹, la métaphore est axée sur le rapport entre deux idées, la signification primitive d'un mot et celle que ce dernier acquiert occasionnellement lors de son emploi métaphorique. De plus, elle «s'étend bien plus loin sans doute que la *Métonymie* et que la *Synecdoque*, car, non-seulement le nom, mais encore l'adjectif, le participe, le verbe, et enfin toutes les espèces de mots sont de son domaine»³⁰.

Malgré la tendance à illustrer le fonctionnement des figures par rapport à une logique essentiellement substitutive, l'analyse développée par Fontanier anticipe sur certains aspects qui ont été développés par les théories les plus récentes. En effet, à la différence d'autres figures, la métaphore est censée concerner plusieurs catégories grammaticales (nom, verbe, adjectif, adverbe) et elle est envisagée comme un transfert d'idées. En outre, d'après le théoricien, les tropes-figures confèrent au langage des propriétés particulières, qui évoquent les «différences de forme et de traits qui se trouvent dans les vrais corps»³¹.

Le discours, qui ne s'adresse qu'à l'intelligence de l'âme, n'est pas, même considéré quant aux mots qui le transmettent à l'âme par les sens, un corps

26. G. Genette, «Introduction», in P. Fontanier, *op. cit.*, p. 11.

27. «La pensée se compose d'idées et l'expression de la pensée par la parole se compose de mots. [...] Le sens est, relativement à un mot, ce que ce mot nous fait entendre, penser, sentir par sa signification; et sa signification est ce qu'il signifie, c'est-à-dire ce dont il est signe, dont il fait signe» (P. Fontanier, *op. cit.*, pp. 41-55).

28. *Op. cit.*, p. 99.

29. Fontanier associe les tropes non analogiques aux relations objectales s'étalant à l'intérieur de l'espace référentiel. D'après lui, la métonymie consiste «dans la désignation d'un objet par le nom d'un autre objet qui fait comme lui un tout absolument à part, mais qui lui doit ou à qui il doit lui-même plus ou moins, ou pour son existence, ou pour sa manière d'être» et la synecdoque correspond à la «désignation d'un objet par le nom d'un autre objet avec lequel il forme un ensemble, un tout, ou physique ou métaphysique, l'existence ou l'idée de l'un se trouvant comprise dans l'existence ou l'idée de l'autre» (P. Fontanier, *op. cit.*, p. 79 et p. 87).

30. *Op. cit.*, p. 99.

31. *Op. cit.*, p. 63.

proprement dit. Il n'a donc pas de *figure*, à proprement parler. Mais il a pourtant, dans ses différentes manières de signifier et d'exprimer, quelque chose d'analogue aux différences de forme et de traits qui se trouvent dans les vrais corps³².

Tout en suggérant des concepts fondamentaux, les études de Fontanier n'arrivent pas cependant à envisager les usages figurés en tant qu'énoncés linguistiques aux propriétés spécifiques et négligent les possibilités créatives de certains tropes à fondement analogique et les bouleversements actualisés par les tropes non analogiques, qui peuvent restituer une image altérée de la réalité. Avec *Les Figures du discours* la rhétorique culmine dans la classification et dans la taxinomie. Le mot constitue la seule unité de référence et les usages figurés sont entièrement expliqués dans le cadre d'une théorie de la substitution. Mais, si le mot peut être considéré comme le foyer de la figure, la production du sens métaphorique concerne l'espace plus large de l'énoncé:

la définition de la métaphore comme transposition du nom n'est pas erronée. Elle permet d'identifier la métaphore et de la classer parmi les tropes. Mais surtout cette définition, véhiculée par toute la rhétorique, ne peut être éliminée, parce que le mot reste porteur de l'effet de sens métaphorique. À cet égard, il faut rappeler que c'est le mot qui, dans le discours, assure la fonction d'identité sémantique: c'est cette identité que la métaphore altère. Il importe donc de montrer comment la métaphore, produite au niveau de l'énoncé pris comme un tout, se «focalise» sur le mot³³.

Le caractère prédicatif de la métaphore est suggéré par la variété de son emploi qui, déjà chez Fontanier, ne concerne pas exclusivement le nom, mais s'étend à des termes qui établissent des relations:

si l'adjectif, le participe (qui en est proche par sa fonction d'épithète), le verbe (qui s'analyse en participe et en copule) et l'adverbe (qui modifie le verbe) se prêtent si aisément à un emploi métaphorique, n'est-ce pas parce qu'ils ne fonctionnent que dans une phrase qui met en rapport non seulement deux idées, mais deux mots, à savoir un terme pris non métaphoriquement et qui sert de support, et le terme pris métaphoriquement qui exerce la fonction de caractérisation³⁴.

32. *Ibidem*.

33. P. Ricœur, *op. cit.*, p. 9.

34. *Op. cit.*, p. 79.